



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

- + *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.
- + *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.
- + *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.
- + *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter <http://books.google.com> durchsuchen.



CU50225480

831R291;RR2

Le roman de Renart I

831R291 RR2

Columbia Unibersity
in the City of New York

LIBRARY



[illegible][illegible]

1

LE

ROMAN DE RENART LE CONTREFAIT,

(NACH DER HANDSCHRIFT DER K. K. HOFBIBLIOTHEK Nr. 2562. FRÜHER HOHENDORF, Fol. 39.)

VON

FERDINAND WOLF;

WIRKLICHEM MITGLIEDE DER KAISERLICHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN.

(VORGELEST IN DER SITZUNG VOM 20. MÄRZ 1861.)

WIEN.

AUS DER KAISERLICH-KÖNIGLICHEN HOF- UND STAATSDRUCKEREI.

IN COMMISSION BEI KARL GEROLD'S SOHN, BUCHHÄNDLER DER KAISERLICHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN.

1861.

24-43746

BESONDERS ABGEDRUCKT AUS DEM XII. BANDE DER DENKSCHRIFTEN DER PHILOSOPHISCH-HISTORISCHEN CLASSE DER
KAISERLICHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN.

831 R291
R R 2

Fig. 3 "usp"

Fig. 3 "usp"

Fig. 3 "usp"

Fig. 3 "usp"

Fig. 3 "usp"

Fig. 3 "usp"

Fig. 3 "usp"

Fig. 3 "usp"

Fig. 3 "usp"

Fig. 3 "usp"

Fig. 3 "usp"

den Titel der Handschrift täuschen lassen und sich nicht die Mühe gegeben, sie genauer zu untersuchen, sonst hätte er wohl gefunden, dass sie aus zwei verschiedenen, nicht zusammengehörigen Werken (*deux ouvrages différens*) bestehe, aus dem fraglichen Romane und einer Chronik in Prosa.

Aber diese Handschrift enthält in der That nichts als den Roman *de Renart le Contrefait*, ja, sie ist nur der erste Theil oder Band jener Bearbeitung desselben, wovon die Pariser Handschrift *B.* den zweiten enthält und beide Handschriften gehörten sogar zu demselben Exemplare und demselben Besitzer.

Ich werde dies nun des nähern nachweisen und dadurch auch alle Zweifel lösen, die bisher über das Verhältniss der beiden Versionen in den Pariser Handschriften *A* und *B* zu einander und in Beziehung auf einen oder mehrere Verfasser obwalteten.

Die Wiener Handschrift ist in Gross-Folio, auf starkem Papier (nur das erste Blatt ist Pergament, mit einer Miniature, den Schreiber darstellend, in langem blauem Kleide, mit einem spitzen grünen Hute, vor einem Schreibpulte sitzend; und mit einer Randeinfassung oder Bordure, worin drei Affen und ein Vogel zwischen Arabesken und Blumen), 435 beschriebene Seiten (sie ist paginirt, also 218 Blätter), auf zwei Spalten, 140—150 Verse auf einem Blatt; — von S. 312, Sp. 2, mit nur zweimaliger kurzer Unterbrechung durch versificirte Stellen (S. 345, Sp. 1 und S. 359, Sp. 2 bis S. 362, Sp. 1), bis zu Ende in Prosa, ebenfalls zu 140—150 Zeilen; — mit leeren Räumen, offenbar für die anzubringenden Miniaturen bestimmt¹⁾, mit rothen Überschriften des Inhalts oder der Namen der Sprechenden, rothen und blauen Initialen (nur die erste ist colorirt); — aus dem Ende des 15. Jahrhunderts.

Am Schlusse, auf S. 435, Sp. 2, zwischen der letzten Zeile in Prosa und dem Epiloge des Verfassers oder Schreibers in zwölf Versen, ist mit anderer, aber ebenfalls noch dem XV. Jahrhunderte angehörender Hand, mit blässer Tinte eingeschrieben:

JEHAN DUBOYS.

Was offenbar auf einen der früheren Besitzer sich bezieht.

Wenn man die Beschreibung dieser Handschrift mit der, freilich nur summarischen, der Pariser *B.* bei Rothe (p. 461—462) und P. Paris (p. 172—173) vergleicht, so zeigen sich so viele übereinstimmende Merkmale darin, dass man schon dem Äusseren nach diese beiden Handschriften für zusammengehörige halten darf und auch gehörten sie demselben Besitzer, denn auf dem letzten Blatte der Pariser Handschrift ist ebenfalls mit einer Hand des 15. Jahrhunderts der Name: Jehan Duboys eingeschrieben (Paris, p. 173).

Zugleich erhellt aus dieser Beschreibung, dass die Handschrift von Renart le Contrefait, welche Méon in Händen gehabt und im ersten Bande seiner „*Ménagiana*“ besprochen hat, die man aber für verschollen hielt (s. Méon, l. c. p. XIII—XV.), in der vorliegenden Wiener Handschrift sich wieder gefunden hat. Denn nicht nur seine Beschreibung, sondern auch die angeführten Seitenzahlen und Stellen, welche ich verglichen habe, lassen darüber keinen Zweifel. Dass aber der Schluss den Méon aus des Ménage Notiz ziehen zu können glaubte: „d'après ce qu'on vient de lire, on peut conclure que ce dernier manuscrit contient le même roman que celui de Lancelot (*B.*); mais beaucoup plus étendu“, kein richtiger war, wird sich aus dem Folgenden ergeben.

¹⁾ Dass die Pariser Handschrift *A.* solche Miniaturen oder Federzeichnungen in der That hat, ersieht man aus den von Robert, l. c. Tome I, pag. 348, und Tome II, pag. 365 davon gegebenen Proben.

Die Wiener Handschrift beginnt auf S. 1, Sp. 1 mit einem Prologe:

Je à cest mien commencement
Jusques à mon definement,
Ou moyen, devant et après,
Prie dieu que de moy soit près,
Et me doint mener telle vye,
Que je soye en sa compagnie,
Et si me doint en bien finir,
Ne m'en porroye plus tenir.
C'est un propos, une memore,
Dont faire voeul nouvel histore,
Livre commencier et finir,
Et que je pense à maintenir.
Grand pièce a que g'y ay pensé,
Ne m'en puis estre retardé,
Ne nen suis point hors de doloir,
(Sp. 2.) Jusques en aye dit mon voloir,
Ne mon coeur ne s'en poeult pas taire:
Pour ce nouvel livre en voeul faire,
Sans exemple, sans enseignier,

Sans à moy riens d'aultrui bailler,
Sans nul conseil, sans nulle ayeue,
Fors que par generale veue;
J'appelle veir generalment,
Et concepvoir soubtillement:
Aller, veoir, vivre et sentir,
Goust acquerre, jurer, mentir,
Semblant, promesse et abstinence,
Confession et penitence;
Qui cecy seet bien concepvoir,
N'a pas perdu tout son scavoir.

De Troye fu qui ce livre fist,
Et tout le fait comprins y mist,
Ditta et escript de sa main.
Clerc fu; mais adonc laiz estoit;
Environ *quarante ans* avoit,
Quant ceste pensee lui vint
Par *oyseuseté* qui le tint.

Nachdem der Verfasser die üblen Folgen des Müssiggangs, der „Dame Oyseuze“, geschildert hat, sagt er, dass es jedoch auch Manche gebe, die durch den Müssiggang, oder vielmehr die Musse veranlasst würden, durch Studien und künstlerische Beschäftigungen sich und Anderen auf eine angenehme Weise die Zeit zu vertreiben; daher habe der Müssiggang neben der lästigen und schlimmen (*dure et pesme*) auch eine gefällige und Freiheit gewährende (*courtoise et franche*) Seite (*branche*), und dadurch seien so manche schöne Werke entstanden; als ein Müssiggänger der letzteren Art habe auch der Verfasser des vorliegenden Buches sich bewährt (*s'est prouvé*):

(S. 2, Sp. 1.) Et plusieurs sont qui par oyseuse
Mainent bonne vye et joyeuse,
Estudient en ditz trouver,
Soubtillement font instrument,
Translatent latin en rommant,
Et s'esjoyssent es histoires,
En racontant choses notoires,
Es anchiennes choses lire,
Bien retenir et mal despire,
Et sur tout voellent bien gloser,
Pour le mal arriere bouter.
De ce viennent les beaulx notablez,
Oeuvres de maint fais delittablez,
Notes et estampiez belles,
(Sp. 2.) De ce¹⁾ rotelenges nouvelles.

Mais toutesvoya nul n'entende,
Qui²⁾ à oizeuze vye tende,
Car fol est apas, se fol vient;
Qui à oizeuzeté se tient,
Voit ouvrer, ou estudier,
Gart, ne voit ses membres lier.
Pour ce est d'oizeuze la branche
Dure, pesme, courtoise et franche.
En tel oizeuze s'est³⁾ prouvé
Chelui qui cest livre a rimé.
L'an *mil trois cens et dix noeuf*
Commença ce livre tout noeuf,
Et baptisa, quant à sa part,
C'est le *Contrefait de Regnart*;
Car sur Regnart poeult-on gloser,

¹⁾ In der Handschrift irrig: De ces.

²⁾ In der Handschrift: Que.

³⁾ In der Handschrift: cest.

Penser, estudier, muser,
 Plus que sur toute rien qui soit.
 Qui proprement Regnart perchoit,
 Le texte layt, prende la glose,
 S'il se congnoist et dire l'ose.
 Meurs et condicions et fais
 Il trouvera, nul n'est parfaiz;
 Et Regnart nous dit et enseigne,
 Que bon est, que homme se tiengne
 De dire mensongne ne voir,
 S'amour de plusieurs voeult avoir.

Cil clerc plusieurs fois si s'en faint,
 Sa langue ^{manière} contrainst,
 Et mist ce derrière devant.
 Pour ce commence cest rommant,
 Pour dire par escript couvert
 Ce qu'il n'osoit dire en appert,
 Et jetter lui convenoit soeur
 De la cheminee du coeur.
 Or commencera-il son dit,
 Car dame Oyseuze lui a ¹⁾ dit.

Er beginnt aber noch nicht sein Gedicht, sondern fährt in seiner Vorrede fort, indem er sich auf Salomon beruft, um zu beweisen, dass man seinen Verstand und sein Wissen nicht für sich behalten (nul ne doit sens celler), sondern zum Wohle der Bedürftigen verwenden solle, denn dazu habe sie Gott gegeben, nicht aber um sie zu verschliessen, wie der „Vilain“ der seinen Brunnen vermauert hat.

Er wolle daher auch sein Wissen mittheilen, das er aus wahren Geschichten geschöpft hat:

(S. 4, Sp. 2.) Pour ce d'une ancienne histoire
 Voel-je commencer ma memoire,
 Et sera en partie de l'art
 Que on apelle *maistre renart*:
 C'est l'art qui les greniers remplist,
 Et les grans choses acomplist;
 C'est l'art qui fait les simples gens
 Devenir pources indigens;
 C'est l'art qui fait les droitz boiteux,
 Et les vaillans pources honteux;
 (S. 5, Sp. 1.) C'est l'art qui fait les faulx hautains,
 Et les vermaulx pales estains;
 C'est l'art qui fait les bons muchier,
 Et les maulvais on hault dechier (sic).
 Il fait de montaignes vallees,
 Et es grans vaulx fait les montees;

C'est l'art qui fait du blanc le noir,
 De la mensonge fait le voir;
 C'est l'art qui fait torchier fauvel,
 Du vieil neuf, et de neuf vieil;
 L'art qui fait rire le dolent,
 Et faire feste sans talent;
 C'est l'art qui fait seigneurs garsons,
 Et garchons monter es archons;
 C'est l'art qui fait les belles dames
 Souventefoiz lever les gambes;
 Aux mauvais fait porter honneur,
 Et les bons met à deshonneur;
 C'est l'art dont le ciècle est plains,
 Et religieux et mondains,
 Tout le monde cel art aprent,
 Dont en la fin pour fol se prent. etc.

Kurz, Alle üben mehr oder weniger diese Kunst, und müssen, mögen sie auch sonst noch so gelehrt sein, durch die Erfahrungen, die sie dadurch machen, erst klug werden; da es nun einmal so ist, sagt er am Schlusse seines langen Prologes, so wolle er seine Musse dazu anwenden, seine in solchen Erfahrungen erworbene Lebensweisheit mitzutheilen:

(S. 6, Sp. 1.) Et puis qu'ainsi est, que je scay
 Ceste science, et que je ay
 Temps et espace de vous dire,
 Je ne m'en doy mie escondire,
 Que ne soit dicte à tous oyans,
 Or y soit aucuns cler voyans.

L'an *mil trois cens et dix neuf*
 Fut²⁾ commencie cest livre neuf,
 Qui fut le premier livre fais,
 Qu'on dit *Renard le contrefais*.
 Au samblant bien le trouverés,
 Quant vous la matière lyrés,

¹⁾ Wohl zu lesen lui l'a dit; vgl. den Schlussvers des Prologes.

²⁾ In der Handschrift: Fust.

Et trouverez nouveaux sentiers,
 Et des mesiaux et des Templiers,
 (Sp. 2.) Si com vous en orez la vye,
 S'il scéussent bien Renardie,
 Et la science proprement,
 Encoire fust-il d'eulx autrement;
 Maintes dient, ilz ne porent;
 Mais je tesmoingne qu'ilz ne sorent;
 Car se l'art éussent bien sceu,
 Encoires ne fussent pas sceu¹⁾.
 Mais tel s'en fait un grant ouvrier
 Qui en est simple escolier.
 Enguerran de Margny cuidoit
 En estre maistre, mais non estoit,
 Toute sa vie le maintint,

Mais en la fin mal le retint;
 S'il eust esté coys et souffrans,
 Long tamps eust esté acquerant;
 Chà avant en diray la vie.
 Mais tamps est que autre chose die,
 Que oyseuse ne me lait taire,
 Et me commande un livre à faire.
 En oyseuseté longuement
 Fut le clerc qui fist cest romant;
 Pour ce pluseurs livres cercha,
 Et pluseurs secrez reversa,
 Et pluseurs anciennes histoires,
 Plaines de très bonnes memoires.
 Or commenceray-je mon dit,
 Car dame Oyseuse le m'a dit.

Hierauf folgt die rothe Überschrift:

L'acteur.

Und der Text beginnt:

Se dist l'istoire es premier vers,
 Que jà estoit passé yvers,
 Et estoit une pentecouste,
 Une feste en l'an qui moult couste,
 Que li roy *Lyon* fist venir
 Sa gent, pour sa feste tenir,
 Ses loyaux barons asambler,
 Comme roy, et roy veult sambler.
 Et dist en son coeur coiemment:
 Roy qui se tient si seulement,

Sans ses barons à lui attraire,
 Envis peult à bonne fin traire;
 Car s'il les sieut, ilz le²⁾ sieuront,
 Et s'il les fuit, ilz le fuyront.
 Pour ce, qu'il vult ce amender,
 Fist-il tous ses barons mander,
 Tout en samblant de charité,
 En demonstrant humilité,
 Et pensa, roy qui n'est amés,
 Bien doit estre chetif clamés.

Unter den ersten findet sich Renart ein, der keineswegs seinen Namen verläugnet, aber eben so wenig sein Herz und sein Thun geändert hat.

Doch, schaltet der Verfasser ein:

Pour renard qui gelines tue,
 Qui a la rousse peau vestue,
 Qui a grand queue et quatre piés,
 N'est pas ce livre commencez;

Mais pour celui qui a deux mains,
 Dont il sont en cest ciecle mains
 Qui ont la chappe faulx samblant.

Diese Stelle findet sich nach Robert's Auszug (l. c. pag. CXXXIV) bis zum letzten Vers fast wörtlich auch in der Pariser Handschrift A. aber noch als zum Prologe gehörig; hingegen fehlen die unmittelbar darauf folgenden Verse, so wie alles Übrige, was Robert noch aus dem Prologe von A. mittheilt, in der Wiener Handschrift, wo sogleich zu der Beschreibung des allegorischen Kleides (*robe*) Renart's übergegangen wird, die in A. in der ersten, ebenfalls mit dem vom Löwen ausgeschriebenen Hoftage beginnenden Branche auch beim Auftreten Renart's vorkommt (Robert, l. c. pag. CXXXV).

¹⁾ Wohl zu lesen: cheu.

²⁾ In der Handschrift offenbar irrig: les.

Dann folgt, wie in *A.*, der auf Antrag der Mächtigen, und besonders Renart's, trotz der Einsprache der Schwächeren gefasste und vom Löwen sanctionirte Beschluss der Versammlung: der Arme und Schwache werde unterdrückt und zurückgesetzt, der Reiche und Starke begünstigt und bevorzugt; worauf sich die Versammlung auflöst und Jeder sich beeilt heimzukehren (S. 7—11; — vgl. Robert, l. c.)¹⁾.

Eben so wie in *A.* reiht sich daran die Erzählung von Ysengrin's Verhöhnung durch sein Weib Hersent; dessen Auszug auf Beute und Zusammentreffen mit der Ziege Barbue; von dessen langen Verhandlungen mit Renart, den er eingeladen hatte, an seinem Anschläge auf Barbue theilzunehmen, über die Räthlichkeit dieses Unternehmens²⁾; und von dem für Ysengrin so kläglichen Ausgange desselben, während Renart sich anderwärts entschädiget (S. 12—45; — vgl. Robert, l. c. pag. CXXXV — CXXXVII).

Nach dieser Katastrophe Ysengrin's, womit in *A.* die erste Branche schliesst, folgt hier nachstehender Epilog des Verfassers:

(S. 45, Sp. 2.) Ceste histoire cy *fin* prendra,
Et en ce point-cy nien tairay;
Ung *aultre compte* vous diray
Que je ay tous en ma memoire,
Et pour ce en feray une histoire,
Nouvel escript et *nouvel* fait,
Que cil clerc a encores fait;

*Clerc non, car couronne n'ot point,
Par femme perdy-il ce point:
Le grant deable ayt de celuy l'ame
Qui premier estably bigame! —
Or m'en tais, n'en puis aultrement,
Et poise moy certainement* ³⁾).

Nachdem er nun des weiteren ausführt, dass man auch das Schlechte kennen lernen müsse, um das Gute davon zu unterscheiden, fährt er fort:

(S. 46, Sp. 1.) Maint font samblant, que d'art sont maistre,
Et qu'ilz le desirent à estre,
Et telz font de Regnard samblant,
N'en scevent ne qu'ung connin blanc,
Et seroient à ung hochet
Aussi tost prins, comme ung cochet.
Nen convient nul homme vanter,
L'oeuvre monstre, qui seet ouvrer.
Maintz en ont pluseurs rimes dites,
Les ungz grans, les aultres petites,
Comment Regnard tout coient
Ala gesir avec Hersent,
Comment ses bonniaulx compissa,
Comment le leu s'en couroucha:
Ceste matière est trop scéue,
Vous l'avez trop souvent véue,

N'y a ne garche, ne garchon,
Qui n'en sache une grant leçon.
Mais j'en voeul cy *une autre* faire,
Qui sera trestoute au contraire,
Que jà ne garchon, ne bouvier
N'y sçaront rien que corriger.
Et lors congnoistras, se tu voeux,
*Que ce livre est fait tout noeu*⁴⁾.
Nature si s'esjoist toute,
Quant *nouvelle* histoire escoute,
Nouvelles gens, nouvelle terre,
Nature s'esbat à l'enquerre.
Pour ce voeul-je *nouvellement*
De Regnard faire ce rommant,
Pour oublier doeu et tristesse⁵⁾),
Qui moult souvent au coeur me blesse.

¹⁾ In der, S. 11, Sp. 1, vom Verfasser diesem gewalthätigen Beschluss als Correctiv angefügten Bemerkung, dass die Vernunft (raison) die stete Gegnerinn der Renardie sei und endlich doch darüber triumphire, werden als Belege angeführt die Schicksale der Templer, Enguerrand's de Marigni und Jourdain's de Lille.

²⁾ Wiewohl auch die Einzelheiten grossentheils mit *A.* zusammenstimmen, wie z. B. selbst die bei Robert aus dem Psalter angeführten Verse, so sind doch unter die Beispiele einige neue hinzugekommen, worunter namentlich das von Pierre de Remi's Fall und Hinrichtung, die bekanntlich erst im Jahre 1328 stattfand (S. 41, Sp. 2), wobei der Verfasser sagt:

S'y refu de Pierre Remy
Qui aulx fourches de mort fremy,
Que je ry; poure homme esgaré!

³⁾ Diese Verse hat aus unserer Handschrift auch Ménage gegeben; s. Méon, l. c. pag. XIV.

⁴⁾ In der Handschrift: tristesse.

Noch auf S. 46, Sp. 1 (mit den letzten drei Versen) beginnt ohne Rubrum, blos mit einer grösseren blauen Initiale (wie gewöhnlich vor jedem neuen Absatze) eine neue Branche, die grossentheils der vierten in der Pariser Handschrift A. entspricht, und aus der sechsten von A. nur den auf die Geschichte Frankreich's sich beziehenden Theil damit verbindet.

Diese Branche beginnt hier mit den Versen:

Ce fu au jour de pentecouste,
Une feste en l'an qui moult couste,
Que le Lyon, monseigneur Noble
(Sp. 2.) Tint une feste grande et noble etc.

Auf diesem Hoftage bringt nämlich Ysengrin seine Klage gegen Renart vor, dass er sein Weib Hersent verführt habe, welche Geschichte, wie es im eben angeführten Epiloge der vorhergehenden Branche heisst, ohnehin aller Welt bekannt ist.

Ysengrin hatte sich, trotz dem Abrathen des Katers Thiébert, dem er auf dem Wege nach des Königs Hofe begegnet war, dazu entschlossen. Als Beispiel, dass wenn man etwas auch noch so klug erdacht zu haben glaube, doch das gerade Gegentheil oft davon erfolge, führt Thiébert die Geschichte vom klugen, aber hässlichen Ritter an, der eine sehr schöne, aber sehr dumme Dame zur Frau erwählt habe, in der Hoffnung, dass die aus dieser Ehe hervorgehenden Kinder an Geist dem Vater und an Körper der Mutter nachgerathen würden, während die Kinder in der That so hässlich wie der Vater und so dumm wie die Mutter wurden. Diese Geschichte ist nach der Wiener Handschrift (S. 47, Sp. 2 — S. 48, Sp. 1) von *Ménage* und *Méon* (l. c. pag. XIV—XV), und nach der Pariser Handschrift A. von *Tarbé* (l. c. 77—79 „*Le laid Chevalier et la belle Demoiselle*“) mitgetheilt worden, und kann als Beispiel dienen, wie sich beide Texte zu einander verhalten¹⁾.

Folgt dann die lange Verhandlung zwischen dem Löwen, Ysengrin und Hersent, bis sich der König endlich entschliesst, Renart vorladen zu lassen. Mit dieser Vorladung wird zuerst Thiébert beauftragt, welcher den Renart vor seiner Burg in einem Pavillon findet, unter dem er Kühlung und Schutz gegen die grosse Hitze gesucht hatte, da es eben August ist. Dieser überaus prächtige Pavillon, auf dem sich eine Menge von historischen Darstellungen angebracht finden, wird nun mit grosser Ausführlichkeit beschrieben, indem die darauf dargestellten Geschichten des breiteren erzählt werden (von S. 53, Sp. 2 — S. 64, Sp. 1)²⁾. So waren darauf abgebildet Geschichten von Troja, Aeneas, Oedipus, vom Thurm zu Babel, vom ägyptischen Joseph, von Jason, Salomon, Artus u. s. w; und zwar aus der Artus-Sage die Geschichte von dem Ritter Carados Brun-Bras, die zwar *Tarbé* (l. c. pag. 79—82) aus der Pariser Handschrift A. schon mitgetheilt hat, die ich aber doch auch hieher setzen will, theils als ein weiteres Beispiel zur Vergleichung der beiden Texte, theils weil sie wegen ihres Interesses für die Sagenforschung allgemeiner bekannt zu werden verdient.

¹⁾ Le Grand d'Aussi hat nach *Ménage's* Mittheilung diese Geschichte im Auszuge und in Prosa in seine: „*Fabliaux*“ (Ausg. von Renouard, Paris 1829, Tome I, pag. 253; — in dieser Ausgabe ist auch im Anhang, *Choix et extraits*, pag. 23, unser Original abgedruckt) aufgenommen.

²⁾ Diese Beschreibung ist zwar weder von Robert, noch von Rothe in ihren Inhaltsangaben von der Pariser Handschrift A. erwähnt worden, muss sich aber doch auch schon in dieser befinden, da, wie ich sogleich bemerken werde, *Tarbé* eine Erzählung daraus mitgetheilt hat.

S. 61, Sp. 2.) À ung jour luy (au roi Artus) fut aportee

Une coupe moult bien doree,
 Qui si très-grant vertu avoit,
 Que nulz homs boire n'y pooit,
 Se sa femme ung aultre homme amast,
 Que le vin sur luy ne versast.
 Primes le Roy y entendy,
 Mais sur luy le vin respandy;
 Tel honte ot, qu'il ne sceut que dire.
 Puis si la ¹⁾ tendy tire à tire;
 N'y ot nulz qui boire y vauisist,
 Que le vin sur luy ne chéyst,
 Tant fust sage, ne de grant los;
 Fors le chevalier Carados.
 Carados Brun-Bras ²⁾ ot nom,
 Chevalier plain de grant renom,
 Qui toudis mena bonne vye.
 Lonctemps fu sa femme s'ameye;
 Moult de paines pour luy soustint,
 Quant le serpent ou brach le tint,
 Que sa mere ³⁾ ot mis en l'armaire,
 Pour le vouloir son amy faire,
 Pour Carados à mort offrir,
 Qui ne pooit pechie souffrir;
 Dist, que de luy se vengera.
 Dedens une armoire enferme
 Ung grant serpent, hideux et noir.
 Quant Carados la ⁴⁾ vint veoir,
 Ses tresches commença à faire,
 Et luy dist: — Carados, amis,
 Preng ung mien pigne que j'ay mis
 En celle armoire, et le me teng,
 (S. 62, Sp. 1.) Et puis ung bien petit m'ateng.
 Carados son brach y bouta,
 Com cil qui point ne se doubta,
 Ne qui nul mal n'y entendy.
 Le serpent son brach aherdi,
 Ne riens ne luy valu s'escourre.
 Lors se prinst droit ou bois acourre,
 Là fist lonctemps sa mansion,
 Nul ne sot s'habitation.

L'ameye qui de coeur l'aymoit,
 Et un ⁵⁾ frere que elle avoit,
 Ou bois lonctemps Carados quirent;
 Mais poy nouvelles en oyrent.
 En fin trouverent l'hermitage ⁶⁾
 Où il faisoit son herbregage.
 Sy tost que Carados les vit,
 Moult fort à la fuite se mit.
 A dieu — dist la pucelle — amis,
 Trop m'avez de paine au coeur mis! —
 Là ot mainte larme plouree,
 Et dist: — Amis, sans j'a celee,
 Jamais de vous ne partiray,
 Jusques tout gary vous aray. —
 La pucelle de coeur l'amoit,
 Et grant paine pour luy avoit.
 Devant son amy s'est tenue,
 La poitrine trestoute nue,
 Jusquez environ la coroye,
 Par quoy mieulx le serpent le voye.
 Le frere entre eulx deux estoit,
 Qui s'espee en sa main tenoit.
 Et celle le serpent apelle,
 Comme celle qui fu loyelle.
 — Serpent — dist-elle — esgarde moy;
 Et mes blanches mamelles voy,
 Qui sont belles, et la char tendre;
 Tu n'as en ce chetif que prendre.
 (Sp. 2.) Viens t'en prendre à moy, et le laisse;
 Rien n'y a mais de quoy te paise.
 Laisse-le, preng ces belles choses.
 Or me semble bien, que tu n'oses! —
 La pucelle son corps lui tent;
 Et son frere adez atent,
 Quant il ot assez attendu,
 Lors s'est le serpent estendu,
 Et se vault ⁷⁾ d'autre part lanchier.
 Et Carados crye: — Amis, fier. —
 Tout ainsi que il s'espery,
 Le frere si fort le fery,
 Que rien ne luy vailli sa ganche,

¹⁾ In der Handschrift: le; aber gewiss nach A. zu verbessern: la

²⁾ In der Handschrift verstümmelt: Brumbias; daher nach A. verbessert, wo auch durch Einschaltung eines à vor nom der Vers die gehörige Sylbenzahl erhält; in A. wird der Name des Ritters: Quarados, und im alten „Lai du Corn“: Garadue geschrieben.

³⁾ In A. besser: marrastre; — hingegen fehlt in A. das hier im nächsten Vers angegebene Motiv des Hasses der Mutter gegen den Ritter.

⁴⁾ In der Handschrift offenbar irrig: le.

⁵⁾ In der Handschrift irrig: vne.

⁶⁾ In der Pariser Handschrift wird erwähnt, dass der Ritter sich bei einem Eremiten aufgehalten, bei ihm die Messe gehört und seine Fürbitte bei Gott angefleht habe, ihn von den Leiden dieses Lebens zu erlösen; auf diesen Eremiten treffen zuerst die beiden ihn Suchenden und werden von diesem zu Carados geführt.

⁷⁾ Wohl zu lesen: voeult, — in A. vost.

Qu'en deux moitiers ne la trenche;
En pluseurs pièces l'ont coppé,
Bien ont celluy d'enfer jetté.
Illec ne demourerent mye;

Tantost espousa cil s'amye.
Icellui a la coupe but,
Sur lui point le vin ne courut.

In dieser Erzählung, die allerdings in der Pariser Handschrift A. etwas ausführlicher behandelt ist, hat sich nicht nur die alte Sage von der Horn-Probe an Artus' Hofe (s. das „Lai du corn“, bei Ferd. Wolf, Über die Lais, S. 327 ff.) selbst bis auf den Namen des Ritters erhalten, sondern es wird auch hier die dort wohl als bekannt vorausgesetzte Begebenheit gerade zum Hauptgegenstande gemacht, worauf sich der Ruf von der aufopfernden Treue der Gattinn Carados' gründete, eine Aufopferung, die mit der in unserer Sage vom armen Heinrich eine gemeinsame traditionelle Grundlage zu haben scheint.

Thiébert richtet nun seine Botschaft aus und dringt in Renart, der Vorladung Folge zu leisten. Renart entschuldigt sich, er sei krank; denn als er unlängst zum Lobe des heil. Franciscus, dessen grosser Verehrer er sei, eine Predigt gehalten habe, sei er von einem Gegner desselben mit Steinen geworfen und geschlagen worden, so dass er sich noch nicht davon erholt habe. Er will Thiébert diese Predigt wiederholen; dieser aber trägt darnach kein Verlangen, wohl aber nach etwas, womit er seinen Hunger stillen könne. Da er bietet sich Renart, ihn an einen Ort zu führen, wo er Geflügels die Hülle und Fülle finden werde:

(S. 65, Sp. 2.) Adonc le maine en un recept,
Où un estudiant nouveaux
Avoit tendu quatre roseaux,
Pour Renard prendre et atrapper,
Volentiers le vouldist apper;
Car trop de maulx il lui faisoit.
Chappons et gelines avoit,
Et pluseurs fois en assambla;
Mais Renard trestout lui embla.
Ly estudiant fort jura,
Se Renard y vient, prins sera,
Et en jura sa gentillesse,
Ses esperons et sa noblesse,
Se Renard vient, il sera prins;
Tant ne sçara avoir aprins,
Convient-il or que tel mendiers
Pregne les biens des escoliers!
Là a Renard Thiebert mené.
— Or t'ay — dist-il — bien assené,
Tout bon eur à toy se tient,
J'ay venoison qui à toy vient,
Ne véyz telle puis grant tamps. —
Thiebert l'entent, si fut joyeux;

Si sault avant qu'il n'y voit goutte.
Et Thiebert ou rousel se boute,
Lors fut-il forment retenus.
Là est li escolier venus,
Tenant un baston en sa main,
Et dist: — Or sçay-je de certain
Que je n'ay pas anuyt failly. —
Et lors fut Thiebert assailly,
Du baston fiert grans coups et lours,
Pour néant ferist sur un ours,
De grans coups sur son corps depart,
Et si ne lui chault de quel part;
Tant l'en donne, pour mort le tient.
Lors l'escolier vers lui en vient:
Escorchier — ce dist — le fera,
Sa robe fourree en sera.
Du roseau l'a destortillié,
Si l'a à la terre jetté.
Quant Thiebert vit, nul ne le tint,
Ainsi qu'il peut, de là s'en vint;
A grant angoisse en est allez.
Ly escolier fut moult troublez
De ce qu'il ot perdu sa proye.

In den alten, echten Renart-Gedichten wird der Rüde Roonel an Renart gesandt, um ihn vorzuladen, und auf dieselbe Weise von ihm in die Falle gelockt, wie hier Thiébert (in der Branche de Renart si come il fu mires).

Thiébert kehrt an den Hof des Löwen zurück und klagt nun auch seinerseits den Renart an wegen dieses Streiches, dessen Opfer er bald geworden wäre. Der erzürnte

(Wolf.)

König bestimmt hierauf den Dachs Grimbert, die Vorladung an Renart zu bestellen. Nachdem sich Grimbert in Vorstellungen, Renart in Ausflüchten, die wie immer mit vielen gelehrten Citaten und Beispielen ausgestattet sind, erschöpft haben (S. 66—69), entschliesst sich Renart endlich, dem Grimbert an den Hof zu folgen. Renart erscheint hier sehr demüthig und sucht durch seine Schmeicheleien und seine Künste, wie er denn unter andern sich seiner Meisterschaft in der Arzneikunst rühmt, den Löwen sich günstig zu stimmen. Es folgen nun lange, wieder mit Citaten und Beispielen überladene Verhandlungen zwischen dem sich vertheidigenden Renart, den ihn anklagenden Thieren und dem Löwen, der nichts mehr von Renart hören will und ihn zum Tode verdammt. Nur auf Grimbert's Verwendung lässt der Löwe nochmals den Renart zu Worte kommen, und dieser weiss den König durch seine Beredtsamkeit so sehr für sich einzunehmen, dass er ihm verzeiht, und je mehr er ihm zuhört, desto grösseres Vergnügen an Renart's Reden findet, so dass sich nun ein langes Zwiegespräch zwischen dem Löwen und Renart entspinnt, das den ganzen Rest der Handschrift ausfüllt (von S. 84 an).

Der Löwe frägt ihm nämlich die ganze Weltgeschichte ab. Renart beginnt mit dem Fall der Engel, wodurch die „Renardie“ in die Welt gekommen sei und von wo seine Geburt datire. Die von Robert (l. c. p. CXL) aus dieser Partie angeführten Stellen stimmen fast wörtlich mit unserer Handschrift. Dann verbreitet er sich in einer mystisch-ascetischen Abhandlung über die Erschaffung des ersten Menschenpaares, den Sündenfall, die Zulassung des Bösen durch Gott (mit Beispielen), die Unsterblichkeit der Seele und die Erlösung. Dann beginnt er die Geschichte der Nachkommen Adam's, der Patriarchen und der Juden bis zu Salomon. Hierauf erzählt er die Wunderthaten Alexander's des Grossen nach dem Pseudo-Kallisthenes und den Romanen des Mittelalters. Diese Geschichte nimmt einen bedeutenden Raum ein (von S. 130 — S. 270, nach Robert ungefähr 7000 Versè). Sie wird mit folgendem, für die Geschichte der Sage und die des vorliegenden Werkes interessante Daten enthaltenden Prolog eingeleitet:

(S. 130, Sp. 2.)

Regnard (roth).

Sire, et je iray veyr
L'istoire, et puis y penseray.
Et le *latin* je cercheray
De l'istoire ancienne et noble,
Qui fu faite à Constantinoble,
Là où Alixandre nasqui;
D'autre lieu ne l'ay que d'iqui.
Et sachiez, point bourdes n'y a,
Tout ainsi que le diray, va,
Et du *latin* meismement

Et puis le *rommant* rimeray;
Tout ainsi le voir vous diray.
Ne oncquez mais ne fu rimee,
Ne ne fu si vraye trouvee,
Que puis l'an *mil trois cens et XX*,
Que *cest livre tout nouvel vint*;
En cel an fu renouvelles,
Et tout le fait sur moy rimés.
C'est des *contrefais ly premiers*.
Or entendez vos desiriers.

(S. 131, Sp. 1.) Je le vous meteray en rommant;

Dann das Rubrum:

Cy commence histoire du preux Roy Alixandre le grant.

Die davon in der Wiener Handschrift gegebene Bearbeitung stimmt nicht nur im Ganzen mit dem von Robert (l. c. pag. CXLI — CXLIII) aus der Pariser Handschrift A. gemachten

Auszuge, sondern auch die von Letzterem daraus angeführten Verse finden sich in unserer Handschrift damit übereinstimmend. S. 251, Sp. 1, das Rubrum:

Ensieut la vengeance (sic) de la mort du grant Roy Alixandre.

Nach der Erzählung der Geschichte der Diadochen, S. 270, Sp. 1, die Subscription:

Cy fine l'istoire du preux Alixandre le grant.

Die Spalte 2 dieser Seite ist leer. Auf Seite 271, Sp. 2 beginnt auf Aufforderung des Löwen Renart die Geschichte der vier ältesten Reiche (*quatre royaume antique*) zu erzählen, wobei er sich auf Orosius (*Orisius*) als seinen Hauptgewährsmann beruft. Diese vier Reiche sind nämlich: Babylon, Griechenland¹⁾, Karthago und Rom. In der Geschichte des letzteren wird besonders ausführlich die des Julius Cäsar behandelt (S. 280—312), und bei Erwähnung seiner Eroberung Galliens (S. 304, Sp. 2) beginnt die Einschaltung der Geschichte Frankreichs, und zwar mit dem Lobe dieses Landes, „in dem alle Welt wohnen möchte, weil Gott dort ganz besonders verehrt wird und daher auch dieses Land ganz besonders liebt.“

Nachdem Renart seine Erzählung bis zum Octavianus geführt hat, sagt der Löwe:

S. 312, Sp. 1.) Regnart, de cest Octoviens (*sic*)
 Voel oyr l'istoire briefemens,
 Et des autres qui sont aprèz;
 Mais je te charge par exprèz
 Que de *rymer tu te deportes*,
 Et qu'en *prose* tu le m'aportes;
 Car y porras myeulx *comprimer*
 Leurs vyes, et leurs fais compter,
 Que *en rymant tu ne feroyes*;
 Car du langage y perderoyes.

Pour ce d'eulx me conte briefement
 La fin et le commencement.

Regnard.

Sire, puis qu'il vous vient à gre,
 D'Octovien vous compteray,
 (Sp. 2.) Et des empereurs qu'après furent,
 Avec les fortunes qu'ilz eurent,
 Et en *prose tout meteray*.
 Or escoutez que vous diray.

Und von da an folgt auch in der That mit geringer Unterbrechung, die ich bemerken werde, die Erzählung in Prosa.

Dass der Verfasser schon bei der in der Pariser Handschrift A. enthaltenen Bearbeitung das „*rymer*“ in dieser historischen Partie manchmal hinderlich und unpassend fand, beweist die daraus von Robert (l. c. pag. CXLV) angeführte Stelle. Um so mehr fand er sich wohl in der vorliegenden Überarbeitung bewogen, es fast ganz aufzugeben und in schlichter Prosa zu erzählen, und zwar gerade von hier an, als er diese historische Partie nun, wie er selbst in der erst angeführten Stelle sagt, mehr „zusammendrängen“ (*comprimer*), und in die Geschichte der römischen Kaiser die der Päpste, der übrigen Reiche und besonders auch die Frankreichs synchronistisch einschalten wollte, welche letztere eine eigene Abtheilung der sechsten Branche in der Pariser Handschrift A. bildet (s. Robert, l. c. pag. CXLVI; und Rothe, l. c. psg. 483). Dadurch hat diese Partie in der vorliegenden Überarbeitung ganz die Form von Annalen erhalten.

¹⁾ Die bei Robert, pag. CXLIII—CXLIV daraus angeführte Stelle nach der Pariser Handschrift A., die Übersetzung von Georgica, Lib. I, vers 125 sqq. enthaltend, ist in unserer Handschrift (S. 276, Sp. 1 u. 2) nur bis zu dem Verse:

La simple gent plaisant et bonne.

aufgenommen; dann folgt gleich darauf die Geschichte von den beiden Söhnen des Jupiter, Cecrops und Dardanon, indem sich an jenen Vers unmittelbar die folgenden anreihen:

Moult fu honnoré et vaillans.

Cil Jupiter ot deux enfans etc.

Die erste Unterbrechung der Prosa durch zwölf Verse findet sich S. 345, Sp. 1, wo unter der Regierung des Antoninus pius Gallenus erwähnt wird, und Renart dazu die Bemerkung macht:

Sire, mon vouloir est que dye,
Trop croire phisque est folye.

Worauf der Löwe ebenfalls in Versen antwortet, dass er diese Ansicht durch die Erfahrung nur zu sehr bestätigt finde; denn viele seien durch ihr allzu grosses Vertrauen zu den Ärzten (*phisique*) vor der Zeit unter die Erde gekommen:

Car maint par trop fisique querre
Sont avant leur tempz mis en terre.

Die zweite Stelle in Versen ist die auf S. 359, Sp. 2 bis S. 362, Sp. 1 gegebene Legende vom heil. Martin, die der Verfasser wohl aus besonderer Verehrung für diesen vaterländischen Heiligen erhalten haben mochte; er leitet sie mit den Worten ein:

„Nous en traiterons ung petit en ryme.“

S. 369, Sp. 2 bis S. 371, Sp. 1 findet sich die Sage von Mohammed, ganz so, wie sie Robert (pag. CXLV) im Auszuge aus der Pariser Handschrift A. gegeben hat, aber hier in Prosa, wie alles Übrige bis an's Ende.

Für die Kerlingische Sagen-Geschichte nicht ganz uninteressant sind folgende Stellen:

(S. 377, Sp. 2) „Pepin donc fu le premier sur les François de son lignage. Et le sacra et oingny en roy saint Boniface archevesque de Maience, et regna Pepin sur les François et ot deux enfans, ung qui fut apellé Charlemaine, et l'autre fut apellé Charles le grant. Mais Charlemaine par devocion ala à Romme, et se fist tondre et faire moisne par la main Zacharie pape. Et s'en alla en la montaigne Serapting, où il eddiffia une abbaye en l'onneur de saint Sevestre. Mais pour ce que les François le visitoient trop souvent, pour ce que le lieu estoit trop près de Romme, il se transporta à Moulteassine (sic, l. Montecassino) en l'abbaye que saint Benoit avoit fondee.“

Und S. 379, Sp. 2:

„Et regna Charles le grant pour luy (Pepin), le quel fu filz Pepin de Berthe sa femme, fille Eracle l'empereur de Romme. Sans faille Charlemaine regna avec lui ung pou de temps, et fu couronné Charles à Noyon, et Charlemaine à Soissons. Et Charlemaine ne vesqui puis que trois ans, et après sa mort la monarchie vint à Charles qui fut apellé le grant. En celui temps advindrent les merveilles que on lit de deux enfans desquelz l'un avoit nom Amilles, et l'autre Amis. Amilles fu filz du conte d'Auvergne, et Amis fu de Berry ung noble escuier. Et estoient ces deux enfans si semblables, qu'on (S. 380, Sp. 1) ne porroit discerner l'un de l'autre, convient ilz se portèrent loyauté. Ogier les tua en revenant de saint Jacques, et avoient leurs haubregons vestus sur leur chars nue, recruté sur leurs armures. Desjà anciens estoit le dit Ogier qui les tua. Les rencontra en Lombardie, où il s'enfuoit à Chatelfort pour le roy Charles le grant, qui le chassoit pour la guerre qu'il avoit à luy pour son filz Bauduinet, que Charlot filz de ce Charles luy tua à Saint-Omer en jouant aux eschés, de quoy Ogier fu si troublé, qu'il en guerria Charles VII. ans.“

Dann S. 381, Sp. 1:

Amilles avoit à femme la fille au roy Charles. Et pour ce que le roy Charles les (Amilles et Amis) amoit moult, quant il ouy dire, que Ogier les avoit tuez, pour ce qu'ilz estoient de France, comme pelerins, il les fist cerchier, et quant on les eut trouvez, il en eut grant pitié de les veoir ensi ochiz. Et pour ce que le roy les amoit moult, il les fist enterrer en deux arches de pierre, Amis en l'église Saint Eusebe, et Amille en l'église Saint Pierre. Mais au matin par l'ordonnance de Dieu Amis fu trouvé avecques Amille en l'église

royal. Les deux chevaliers de nostre seigneur furent mis ensemble. Et ainsi comme il les avoit conjoins par semblance de corps et par amour de courage, ainsi ne volut-il, qu'ilz fussent separez à la mort¹⁾."

Das letzte Datum dieser Annalen ist die im J. 1328 erfolgte Hinrichtung des bekannten königlichen Schatzmeisters Pierre Remi unter dem Könige Philipp VI., und unsere Handschrift schliesst, S. 435, Sp. 2, mit folgenden Worten:

Et pour ce que le dit Pierre Remy ne respondy pas souffisamment aulx articles proposees contre lui, il fu condempné et pendu au gibet de Paris l'an dessus-dit (1328) le lendemain de la saint Marc l'evangeliste, dont la parolle connue fu bien verifiee: Qui plus hault monte qu'il ne doit, de plus hault chiet qu'il ne voudroit. Assez lui voudroit miex avoir gardé et vescu en son petit estat, que tant amasser et si hault monter, et puis si pourement fenir et si honteusement morir. Et pour ce dit saint Pol l'apostre:

Qui voeult estre à Dieu amys,
Et soy adroit à lui vouer,
Cellui estat où Dieu l'a mis
Il doit tenir sans devoier.
Hec via ambulate in ea etc.
Iceste est de Dieu la voye;

Qui la tient, point ne se desvoye.
Or lui prions, qu'il nous y tiengne,
Et en s'amour tousjorz maintiengne,
Par quoy puissions si bien fenir,
Qu'en sa gloire puissions venir.
Amen.

Wir haben also gesehen, dass die in der vorliegenden Handschrift enthaltene Bearbeitung mit der in der Pariser Handschrift A. gegebenen gemeinsam hat: die erste Branche, den grössten Theil der vierten²⁾ und den Theil der sechsten, der sich auf die Geschichte Frankreichs bezieht, dass sie aber im Einzelnen manches weggelassen oder doch kürzer gefasst, manches neu hinzugefügt, hin und wieder die Anordnung etwas geändert, die historischen Partien verschmolzen und in Prose aufgelöst, und wie es scheint einen grossentheils neuen Prolog vorgesetzt hat; kurz dass man unsere Bearbeitung eigentlich für eine Überarbeitung der erwähnten Branchen von A. ansehen kann.

Vergleichen wir nun die Pariser Handschrift B. mit A. und der Wiener, so finden wir, dass in B. gerade jene Theile von A. fehlen, welche die Wiener Handschrift wiedergibt³⁾.

So beginnt B. mit der zweiten Branche von A., deren Inhalt aber B. in zwei Branches vertheilt; daher die erste, zweite und dritte Branche von B. der zweiten und dritten von A. entsprechen; allerdings mit einigen Abweichungen in der Anordnung und mit Zusätzen in B., wie gleich unter den Beispielen der ersten Branche von B. abermals das von Pierre Remi, also offenbar ein späterer Zusatz nach dem Jahre 1328 gemacht; u. s. w.⁴⁾; hingegen

¹⁾ Vergl. die zu Grunde liegende Stelle von des Vincentius Bellovacensis speculum hist. 24, 162—169, und die darüber gemachten Bemerkungen in Karl Bartsch „Über Karlmeinet“. Nürnberg 1861, 8. S. 37—41.

²⁾ Von der vierten Branche in A. fehlt hier nur der letzte Abschnitt oder Theil, in welchem Renart, nachdem er seine historischen Kenntnisse zum Besten gegeben, dem Löwen noch auf die Frage antworten muss: in welchen Ländern und unter welchen Nationen und Ständen Renart wohl seine meisten Freunde und Anhänger zähle, was Renart zu einer satirischen Schilderung derselben veranlasst (s. bei Tarbé, l. c. p. 89—90, ein Bruchstück daraus: „Le Dit des nations“, der dazu bemerkt, dass hier drei Blätter aus der Handschrift herausgerissen worden seien, wohl wegen der Satiren, die sie über die höheren Stände und die Geistlichkeit enthielten; — Vgl. auch Robert l. c. p. CXLV).

³⁾ Obwohl die Analysen von A. und B. bei Legrand, Robert und Rothe sehr unvollständig sind, so genügen sie doch, um dieses Verhältniss augenfällig zu machen, und letzterer hat, trotz seiner flüchtigen Vergleichung von A. und B., doch schon etwas davon bemerkt; man s. dessen Anmerkungen p. 475 und 478.

⁴⁾ Ebenso scheinen die Einführung der allegorischen Personen und die lange Abhandlung über die Beichte in der zweiten Branche, und die Abenteuer Renart's mit dem Hirsch und dem Bären in der dritten von B. spätere Zusätze dieser Überarbeitung zu sein; wenigstens erwähnen Robert und Rothe derselben nicht in ihren Analysen von A., auf welche sich freilich nicht zu verlassen ist.

stimmen selbst im Einzelnen viele Stellen in *A.* und *B.* wieder wörtlich zusammen (vgl. die von Rothe p. 463 angeführten Beispiele); kurz es zeigt sich in dieser Überarbeitung von *A.* und *B.* ungefähr dasselbe Verhältniss, wie zwischen *A.* und dessen überarbeiteten Theil in der Wiener Handschrift.

Die vierte Branche von *B.* enthält natürlich nichts¹⁾ von der vierten von *A.*, da der Inhalt der letzteren, wie wir gesehen haben, fast ganz noch in den ersten Band der Überarbeitung, oder in die Wiener Handschrift aufgenommen worden war. Dafür hat die vierte Branche von *B.* — wie aus der von Rothe, p. 493—495, mitgetheilten „Table“ von *B.*, verglichen mit den Auszügen bei Tarbé, p. 96—106 hervorgeht, denn die Analysen von Robert und Rothe sind hier besonders mangelhaft — viele Theile der fünften Branche von *A.* aufgenommen, wohl wieder mit Weglassung einiger Fabeln und Beispiele und mit deren Ersatz durch neue; wie z. B. die Einführung der allegorischen Person *Pauvreté* und ihres Gespräches mit *Renart* ein neuer Zusatz zu sein scheint.

Hingegen enthalten die fünfte und sechste Branche von *B.* nur wenig von der sechsten²⁾ (deren grösster Theil die Geschichte von Frankreich, wie erwähnt, schon in die Bearbeitung der Wiener Handschrift aufgenommen worden war) und nichts von der siebenten und letzten von *A.*³⁾; sondern geben dafür eine völlig neue Bearbeitung; ja am Ende der fünften Branche kündigt der Verfasser selbst an, dass er nicht mehr von *Renart* sprechen wolle, wie denn in der sechsten auch nur *Thiébert* die Hauptrolle spielt.

Diese Vergleichung von *B.* mit *A.* ergibt daher ebenfalls das Resultat, dass *B.* eine Überarbeitung von *A.* mit Weglassungen, Änderungen in der Anordnung und mit allerdings bedeutenden Zusätzen ist, und zwar gerade mit jenem Theile von *A.* beginnt, bis zu welchem die Überarbeitung in der Wiener Handschrift reicht, und auch von diesem Theile alle die Partien ganz weggelassen hat, welche bereits in der Wiener Handschrift ihre Stelle gefunden hatten.

Hat uns daher schon die Vergleichung der äusseren Merkmale der Pariser Handschrift *B.* und der Wiener Handschrift zu der Vermuthung berechtigt, dass sie zusammengehörige Theile eines und desselben Werkes, ja desselben Exemplares seien, so wird nun durch diese Vergleichung des Inhalts der beiden Bände und desselben mit dem der Pariser Handschrift *A.* jene Vermuthung zur Gewissheit erhoben, denn es kann wohl kaum mehr ein Zweifel obwalten, dass die Wiener Handschrift den ersten, die Pariser Handschrift *B.* den zweiten Theil oder Band einer Umarbeitung und partienweise neuen Bearbeitung des in der Pariser Handschrift *A.* gegebenen Stoffes enthalte.

Nun ist es auch vollkommen klar, warum die Pariser Handschrift *B.* die Subscription am Ende hat (Rothe p. 495): „Cy fine le *second* et derrenier volume de *Regnart* etc.“

¹⁾ Wenn Rothe wiederholt sagt (p. 463, 475, 478, 504), dass sich „la première partie de la quatrième branche“ von *A.* auch in *B.* finde, so widersprechen doch die von Robert und Rothe selbst gegebenen Analysen von *B.* dieser Angabe; denn darnach beginnt die vierte Branche von *B.* gleich mit dem Abenteuer *Renart's* mit dem Hahn *Chantecler*, und von dem Hoftage des Löwen, den Vorladungen *Renart's* wegen *Hersent's* Verführung, der Absendung *Thiébert's* u. s. w. wird eben so wenig Erwähnung gethan, als von den darauf folgenden Zwiesgesprächen über historische Gegenstände zwischen dem Löwen und *Renart*.

²⁾ Die in der fünften Branche von *B.* vorkommenden Beispiele von *Hémart* und *Brulez* sind allerdings der sechsten Branche von *A.* noch entnommen (s. Tarbé, l. c. pag. 126 wo statt *Hémart*, *Herman* gelesen wird), aber in ganz anderer Anordnung eingereiht.

³⁾ Nämlich nach Robert's auch von Rothe angenommener Abtheilung, die ich der leichteren Vergleichung wegen auch hier beibehalten habe, während, wie Rothe (pag. 485) bemerkt, die Handschrift *A.* selbst nur sechs Hauptabtheilungen (*Branches* oder *Histoires*) macht. Robert hat nämlich die sechste in zwei *Branches* untergetheilt.

Durch dieses Resultat schwinden aber auch alle bisher gehegten Zweifel über die Identität des Verfassers der beiden Bearbeitungen¹⁾, und alle seine chronologischen Angaben über die Abfassungszeit und seine autobiographischen Daten decken sich nun vollkommen.

Der Verfasser sagt nämlich in *A.* (s. Rothe, p. 462), und wiederholt dies in der Wiener Handschrift (s. die Stellen des Prologs), dass er die erste Bearbeitung dieses Werkes im J. 1319 begonnen habe; in der Wiener Handschrift fügt er noch bei, er sei damals ungefähr vierzig Jahre alt gewesen:

Environ quarante ans avoit
Quant ceste pensee lui vint.

Im Jahre 1320 habe er das „erste Buch“ (*li premiers livres*) vollendet und ein neues (*nouvel fait*) angefangen (Rothe, pag. 460, 471; in der Wiener Handschrift Prolog zur Alexander-Sage).

Die erste Bearbeitung aber beendete er im Jahre 1322 (Rothe, pag. 471). Im, oder kurz vor dem Jahre 1328 hat er die zweite Bearbeitung begonnen, wie aus der Wiener Handschrift erhellt, wo schon auf Seite 41, Sp. 2, der Hinrichtung Pierre Remi's erwähnt wird, die, wie unser Verf. als Augenzeuge davon selbst angibt, am 26. April (*le lendemain de St. Marc*) dieses Jahres stattfand, und wie er im zweiten Theile, in der Pariser Handschrift *B.* wiederholt darauf zurückkommt, indem er bald 1327, bald 1328, je nachdem es ihm zum Reime bequemer ist, als das Jahr des Beginns dieser Bearbeitung angibt, auch sagt er in letzterer ausdrücklich, dass er damals schon älter als funfzig Jahre (*S'avait-il plus de cinquante ans*) gewesen sei (s. Rothe, p. 468, 469). In der Wiener Handschrift und in der Pariser *B.* gibt er als Veranlassung zur Vornahme dieser neuen Bearbeitung seine Musse (*oiseuseté*) an (s. den Prolog der Wiener Handschrift, der sich sehr ausführlich darüber verbreitet; — und die Stelle aus *B.* bei Rothe, p. 460). Besonders wichtig für die Identität des Verfassers aber ist die Stelle, die Rothe (p. 468) aus *B.* anführt, und sich nicht zu erklären wusste, weil er das Verhältniss der Wiener Handschrift zu den beiden Pariser noch nicht kannte. Der Verf. sagt nämlich, indem er von diesem zweiten Theile der neuen Bearbeitung spricht:

Rommant est, en rommant est fait,
Combien que du latin soit trait.
Trois en fist cil (d. Verf.), cy est ly tiers etc.

Nun kann wohl kein Zweifel mehr sein, wie diese Stelle zu verstehen ist; er will nämlich sagen: er habe aus dem, lateinischen Quellen entnommenen Stoffe drei vulgäre Werke (*Romans*) gemacht, und das vorliegende sei das dritte: nämlich den Roman, der in der Pariser Handschrift *A.* enthalten ist, oder die ursprüngliche Bearbeitung; — den Roman oder ersten Theil der Überarbeitung in der Wiener Handschrift; — und den dritten, oder zweiten Theil der Überarbeitung, der hier vorliegt, d. i. den in der Pariser Handschrift *B.* enthaltenen.

An derselben Stelle von *B.* sagt er auch, dass er mit dieser im J. 1328 begonnenen neuen Bearbeitung sich durch mehr als dreizehn Jahre beschäftigt habe:

¹⁾ Rothe (l. c. pag. 465) hat allerdings schon diese Identität als Vermuthung ausgesprochen; musste sich aber damit begnügen, weil es ihm noch an den gehörigen Beweismitteln fehlte, welche erst durch die Hinzuziehung der Wiener Handschrift geliefert wurden.

En l'an mil trois cens et vingt-huit
 En avalant y mist sa cure
 Et continua l'escripture:
Plus de treize ans y mist au faire.

Folglich hat er diese zweite Bearbeitung ungefähr in den J. 1340—1341 vollendet, in einem Alter von 62—63 Jahren¹⁾.

Endlich stimmen auch in den übrigen autobiographischen Daten alle drei Handschriften zusammen und lassen keinen Zweifel an der Identität des Verfassers.

In allen drei Handschriften gibt er an, dass er von Troyes in der Champagne sei; — in allen dreien nennt er sich: „*Clerc*“; aber nur in *A.* spricht er davon als von einem in dieser Zeit noch nicht aufgegebenen Stande; in der Wiener Handschrift sagt er schon S. 1, Sp. 2

Clerc fu; mais adonc laiz estoit; —

und S. 45, Sp. 2 gibt er sogar ausdrücklich die Ursache an, warum er aus diesem Stande ausgetreten sei, und dass er noch habe austreten können:

*Clerc non; car couronne n'ot point,
 Par femme perdy - il ce point.*

Ebenso sagt er in *B.* (Rothe, p. 469), dass er damals nicht mehr ein *Clerc* war, wohl aber es gewesen sei:

Clerc ne fu, mais il l'ot esté.

In *A.* und *B.* kommen noch überdies Stellen (bei Rothe, p. 469 und 470) vor, woraus man schliessen könnte, dass er in seiner frühesten Jugend durch zehn Jahre Kaufmann und zwar Gewürzkrämer (*Marchans fu et Epiciers*) gewesen sei.

Ob die dem Renart in den Mund gelegten Stellen in *B.*, wie Rothe (p. 466—468) glaubt, sich auch auf Lebensverhältnisse des Verfassers beziehen, wonach er in seiner Jugend ein sehr lüderliches Leben geführt, für Geistliche und Weltliche den Zubringer (*curatier*) gemacht hätte und auch einige Zeit *Advocat* gewesen wäre, muss ich um so mehr dahingestellt sein lassen, als es kaum glaublich ist, dass jemand seine eigene Schande so zu Markte trägt und mit seinen Jugendsünden Parade macht; was allerdings im Charakter und Munde Renart's passender angebracht ist.

Übrigens glaube ich nicht, dass der *Roman de Renart le Contrefait* auch nach diesen durch die Vergleichung mit der Wiener Handschrift gewonnenen Resultaten verdiente, vollständig herausgegeben zu werden; denn die einen so grossen Raum einnehmenden historischen, doctrinären und allegorischen Partien haben einen sehr geringen literarischen und noch weniger einen ästhetischen Werth, und sind ermüdend breit gehalten; wohl aber wäre eine Auswahl der darin enthaltenen Apologe, Erzählungen, Sagen und Legenden in einer kritischen Ausgabe nach allen drei Handschriften wünschenswerth und um so angezeigter, als alle diese Einzelheiten im Werke selbst in einer ganz willkürlichen und sehr losen Verbindung stehen, und die von Tarbé aus *A.* gegebenen Auszüge eben so wenig befriedigen, als die oft angeführten Analysen aus den beiden Pariser Handschriften.

¹⁾ Doch habe ich ausserdem von allen drei Handschriften kein späteres chronologisches Datum angegeben gefunden, als das J. 1328. — Worauf sich Tarbé's (l. c. p. XII) Angabe gründet: „il (der Verf.) écrivait encore en 1368“, weiss ich nicht; möchte sie aber, trotzdem dass sie so apodiktisch ausgesprochen ist, für eine rein willkürliche Conjectur halten.

831 R291 RR2

Wolf,

